

Vers libres

Par José Martí
Traduit par Jean Lamore
[Numéro 06, 2016](#)

ÎLE FAMEUSE

Me voici, je suis seul, mis en pièces.

Le ciel rugit : les nuées s'amoncellent,

Et s'accumulent, et s'assombrissent, et se déchirent :

Les embruns de la mer enserrent les rochers :

D'une sainte angoisse et d'horreur mes yeux s'abreuvent :

Pourquoi, Nature courroucée,

Pourquoi entourer de stérile solitude

Celui qui du désir d'aimer déborde et meurt ?

Où donc, ô Christ sans croix, poses-tu tes regards ?

Où donc, ténébres ennemies, où est l'autel

Digne finalement de recevoir mon front ?

Au service de qui répandrai-je ma vie ?

Le voile s'est rompu : par une déchirure

De bel et clair azur, comme en met sur ses toiles

Au cœur de masses sombres le célèbre Díaz,

L'homme dans son chagrin du rocher entrevoit

Sur un fond tropical et joli, des galants
Au teint blanc, et de noires Venus, couronnés
De fleurs nauséabondes et couvertes de boue :
Ils passent en dansant : à chaque nouveau tour
Sous leurs pieds délicats la terre se dérobe !
Et quand en un baiser démesuré ils joignent
Leurs lèvres fatiguées, déjà ternies, tremblantes,
Jaillissent de leurs lèvres de funestes
Oiseaux couleur de fiel, oiseaux de mort.

OH ! MARGARITA !

Un rendez-vous dans l'ombre de ta porte
Obscure, alors qu'un frais petit vent nous convie
À nous serrer tous deux, et si étroitement
Qu'un seul corps tous les deux nous formions :
Laisse le vent moqueur s'insinuer joyeux,
Débordant de santé, tel un galant jeune homme Qui les courtièrait, parmi les feuilles,
Afin que dans le pin
Murmure et nagesté ma poésie aprenne.
Seule la nuit est digne de l'amour.
Solitude et pénombre, c'est cela qu'il lui faut.
On ne peut plus aimer, oh Margarita !

Extrait de: José Martí. *Vers libres*. Édition bilingüe établie par Jean Lamoire, Prologue de Cintio Vitier.
Paris, Harmattan/Éditions UNESCO, 1997. p. 75

www.lettresdecuba.cult.cu
lettresdecuba@cubarte.cult.cu
Facebook : Lettres de Cuba
Twitter : @lettresdecuba
(53) 7838 2437